8 mars 1996 N° 46

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Enfants de Dieu..... 1
Le Pape a consacré son message du 1er janvier 1996 à tous les enfants de la terre3
L'enfant au Moyen Âge.....4
Quelques souvenirs personnels de Madame de Guigné..... 8

Enfants de Dieu

La majesté du Fils de Dieu n'avait pas dédaigné l'état d'enfance ; mais l'enfant a grandi avec l'âge jusqu'à la stature de l'homme parfait ; puis, lorsqu'il a pleinement accompli le triomphe de sa passion et de sa résurrection, toutes les actions de la condition humiliée qu'il avait adoptée pour l'amour de nous sont devenues du passé. Pourtant la fête de Noël renouvelle pour nous les premiers instants de Jésus, né de la Vierge Marie. Et lorsque nous adorons la naissance de notre Sauveur, il se trouve que nous célébrons notre propre origine.

En effet, lorsque le Christ vient au monde, le peuple chrétien commence : l'anniversaire de la tête, c'est l'anniversaire du corps. Sans doute, chacun de ceux qui sont appelés le sont à leur tour, et les fils de l'Église apparaissent à des époques différentes. Pourtant, puisque les fidèles dans leur totalité, nés de la source du baptême, ont été crucifiés avec le Christ dans sa Passion, ressuscités dans sa Résurrection, établis à la droite du Père dans son ascension, ils sont nés avec lui en cette Nativité. Tout croyant, de n'importe quelle partie du monde, qui renaît dans le Christ, après avoir abandonné le chemin du péché qu'il tenait de son origine, devient un homme nouveau par sa seconde naissance. Il n'appartient plus à la descendance de son père selon la chair, mais à la race du Sauveur, car celui-ci est devenu Fils de l'homme pour que nous puissions être fils de Dieu.

Saint Léon le Grand, V^e^ siècle – Sermon de Noël 6, 2

ISSN 0760-8934

Le Pape a consacré son message du 1er janvier 1996 à tous les enfants de la terre

A la fin de 1994, Année internationale de la Famille, le Pape a adressé une Lettre aux enfants *du monde entier, leur demandant de prier pour que l'humanité devienne toujours davantage la* famille de Dieu*, capable de vivre dans la concorde et dans la paix. Au début de l'année nouvelle, sa pensée se tourne encore vers les enfants et leur* soif légitime d'amour et de sérénité*.*

La violence à l'égard des enfants n'est malheureusement pas absente parmi les familles qui vivent dans le bien-être et l'aisance. Il s'agit là de faits qui ne sont heureusement pas fréquents, mais il est important de ne pas les ignorer. Il arrive parfois qu'à l'intérieur même d'un foyer, et précisément de la part des personnes en qui on devrait avoir toute confiance, les enfants subissent des sévices et des exactions qui ont des effets dévastateurs sur leur développement.

De plus, il y a de nombreux enfants qui doivent supporter les traumatismes provoqués par les tensions entre leurs parents ou même par l'éclatement de leur famille. La préoccupation pour leur bien ne suffit pas à empêcher des décisions dictées souvent par l'égoïsme et par l'hypocrisie des adultes. Derrière une apparence de situation normale et sereine, rendue plus convaincante encore par l'abondance de biens matériels, les enfants sont parfois obligés de grandir dans une triste solitude, sans être guidés affectueusement comme il convient et sans formation morale appropriée. Abandonnés à eux-mêmes, ils n'ont habituellement comme point de repère principal que la télévision, dont les programmes proposent souvent des modèles de vie irréelle ou corrompue, face auxquels leur discernement encore fragile ne leur permet pas de réagir.

Les petits apprennent bien vite à connaître la vie. Ils observent et ils imitent la façon d'agir des adultes. Ils apprennent rapidement l'amour et le respect des autres, mais ils assimilent vite aussi le poison de la violence et de la haine […] *La famille doit être pour eux la première école de la paix.*

Les parents ont une possibilité extraordinaire d'ouvrir leurs enfants à la connaissance de la grande valeur qu'est *le témoignage de leur amour réciproque.*

L'enfant partage avec ses parents et ses frères et sœurs l'expérience de la vie et de l'espérance, en voyant comment on affronte avec humilité et courage les inévitables difficultés, et en s'imprégnant en toute circonstance d'un climat d'estime pour les autres et de respect pour les opinions différentes des siennes.

C'est tout d'abord à la maison qu'avant même de parler, les enfants doivent expérimenter, dans l'amour qui les entoure, l'amour que Dieu a pour eux, et

apprendre qu'il veut la paix et la compréhension réciproque entre tous les êtres humains, appelés à former une unique et grande famille.

[…] C'est là un des aspects les plus profonds et les plus paradoxaux du message chrétien : avant d'être une exigence morale, se faire petit est une dimension du mystère de l'Incarnation.

Donnons aux enfants un avenir de paix !

Du Vatican, le 8 décembre 1995.

Jean-Paul II, Pape

L'enfant au Moyen Âge

par Pierre Riché

Quelques pages pour présenter l'enfant au Moyen Âge c'est beaucoup trop pour ceux qui, il y a quelques années, estimaient que cet enfant était considéré comme un petit adulte sans grand intérêt. Ce n'est vraiment pas assez pour ceux qui, comme moi, pensent que l'enfant tient une grande place dans la société médiévale, ainsi que le montre l'exposition de la *Bibliothèque Nationale de France* et le livre qui vient de paraître.[1]

Pécheur et innocent

Sans doute il y a beaucoup de débats sur cet enfant, aujourd'hui comme hier. Certains pensent que dès sa naissance l'enfant est pécheur et marqué par une vie misérable. Saint Augustin, qui se souvenait avec horreur de son enfance, a influencé bien des esprits. L'enfant embarrasse les parents, les empêchant de donner aux pauvres ce qu'ils réservent pour leur famille, c'est là l'opinion des clercs. Heureusement ces esprits chagrins sont peu nombreux. Les hommes du Moyen Âge se souviennent que le Christ a aimé les enfants, qu'il les a donnés comme modèles. L'innocence des enfants est célébrée par les moines qui aiment à faire le rapprochement entre puer (enfant) et puritas (pureté). Les législateurs bénédictins disaient que les enfants « avaient voix au chapitre » car, rappelait saint Benoît, « Samuel et Daniel dès leur enfance jugèrent les Anciens ». Lors de l'élection d'un évêque, c'est souvent une voix d'enfant qui désigne celui qu'on doit choisir. Le proverbe « de sa bouche sort la vérité » (Pr, 8,7) s'applique à ces

1 Pierre Riché et Danièle Alexandre-Bidon, *La vie des enfants au Moyen Âge*, Éd. du Sorbier, Paris, 1994. Voir aussi : Danièle Alexandre-Bidon et Monique Closson, *L'enfant à l'ombre des cathédrales*, Presses Univ. de Lyon, 1985. Pierre Riché et Danièle Alexandre-Bidon, *L'enfance au Moyen Âge*, Seuil, Paris, 1994.

petits que l'on consulte. Bien plus, les récits du Moyen Âge nous présentent des enfants visionnaires qui sont comme des intermédiaires entre les hommes et Dieu. Le petit Benoît, saint Bénézet, aurait reçu l'ordre du ciel de faire construire le pont d'Avignon. D'autre part, des petits enfants apparaissent à des saints personnages pour leur transmettre un message ou lors de l'élévation de l'hostie pendant la messe. Mais alors ce n'est pas un enfant ordinaire puisqu'il s'agit de l'enfant Jésus.

Le culte de l'enfant Jésus se répand en Occident au XII^e^ siècle. L'enfant Jésus est le modèle à suivre car il a, selon Guerric d'Igny, « les qualités des petits dont la faiblesse et la simplicité sont plus fortes et plus sages que celles des hommes ». Ainsi se précise le concept de l'esprit d'enfance cher à beaucoup de mystiques cisterciens, franciscains ou autres. La voie de perfection de l'enfance ouvre à la vie éternelle.

Une image en or à polir

Ces sentiments que l'on éprouve vis-à-vis des enfants, conduisent à rappeler quelques principes suivis par les éducateurs, parents ou maîtres. On a coutume de dire que les pédagogues du Moyen Âge utilisaient la manière forte et se faisaient obéir en menaçant ou en frappant. S'il existe des maîtres brutaux, ils sont peu nombreux. Au contraire, et d'abord dans les milieux monastiques, on recommande la douceur. Saint Anselme du Bec, au XI^e^ siècle, répond à un abbé qui se désole de ne rien obtenir des enfants qu'il ne cesse de battre, que c'est une bien mauvaise méthode. Les parents ont confié aux moines les enfants pour qu'ils puissent s'épanouir, alors qu'un excès d'autorité les étouffe : « Alors les enfants entretiennent en eux des méchancetés et des sentiments enchevêtrés comme des épines ». Anselme comparait les enfants à des arbres dont les rameaux doivent pouvoir librement s'étendre, à une image en or que l'on doit polir et façonner doucement.

Les pédagogues doivent montrer l'exemple et donner de bonnes habitudes « car l'enfant est comparable à un vase qui garde longtemps le parfum de la première liqueur dont il a été rempli ». Ils doivent faire confiance à la nature qui est une bonne mère. Ramon Lull qui, au XIV^e^ siècle, composa un traité d'éducation pour son fils, écrit : « L'éducation consiste à accoutumer quelqu'un à certaines habitudes par lesquelles il se rapproche de l'œuvre de nature, car de même que la nature suit son cours et ne se détourne pas de son œuvre, de même dès le commencement les enfants s'habituent aux bons enseignements et aux mauvais ». Ainsi le choix de la nourrice pour les bébés et du précepteur pour les plus grands doit se faire avec grande prudence.

Monastère ou apprentissage

Les soins à donner aux petits enfants par la nourrice, et encore mieux par la mère, sont semblables à ceux que l'on peut donner aujourd'hui. On recommande aux parents de mettre l'enfant dans un berceau car, s'il dort dans le lit conjugal, il risque de mourir étouffé. Les premiers mois de la vie sont les plus délicats car, au Moyen Âge, la mortalité infantile est très grande. On comprend alors que l'Église recommande de baptiser au plus tôt les enfants pour qu'ils ne soient pas damnés. Ce n'est qu'au XIII^e^ siècle que l'on imagine que les enfants morts sans baptême rejoignent les limbes où, sans avoir la vision de Dieu, ils ne supportent pas les supplices de l'enfer.

Les miniatures des manuscrits et même les trouvailles archéologiques nous permettent de savoir comment les petits enfants mangeaient, jouaient à la toupie, au ballon, avec des moulinets…, comment ils apprenaient à marcher grâce à des sortes de "youpala", comment les médecins les soignaient. L'enfant grandit dans sa famille, chéri par sa mère, mais aussi, contrairement à ce qu'on a dit, par son père qui voit en saint Joseph un modèle à suivre.

Jusqu'au XI^e^ siècle, quelques parents issus de l'aristocratie confiaient leurs fils aux moines. Ces petits "oblats" étaient fort bien éduqués et se préparaient à la vie monastique. Par la suite on reconnut la liberté aux enfants devenus adolescents de rester au monastère ou de revenir dans le siècle.

A sept ans, l'enfant a l' "âge de discrétion". Il doit apprendre à lire. Il le fait au monastère ou dans sa famille. Dans les milieux populaires, de petites écoles reçoivent garçons et même filles. Elles sont nombreuses dans les grandes villes : à Paris, en 1337, il y a 41 maîtres et 21 maîtresses. Mais beaucoup d'enfants d'artisans ou de paysans sont destinés à reprendre le métier des parents et sont mis en apprentissage vers dix ans. Chez les aristocrates les pères tiennent à ce que leur garçon soit assez tôt entraîné à des exercices physiques, car, comme dit un proverbe : « Qui trop longtemps est resté à l'école est tout juste bon à faire un clerc ». Vers douze ans, les adolescents sont envoyés à un seigneur voisin.

Lorsqu'ils n'ont pas la chance d'être confiés à un monastère ou de naître dans une famille qui veille à leur formation, beaucoup d'enfants risquent de connaître la misère.

Ils sont victimes des guerres, des accidents, des meurtres, des enlèvements, et souvent sont vendus comme esclaves dans les pays méditerranéens. L'Église, dès le début du Moyen Âge, a cherché à sauver les innocents des massacres et des infortunes. La première de ces misères est l'abandon des enfants nouveau-nés. Très tôt des orphelinats sont fondés et les clercs préfèrent recueillir ces enfants plutôt que de les voir tués par leurs parents trop misérables. Au XII^e^ siècle, Guy

de Montpellier fonde l'hôpital du Saint-Esprit et il est imité dans tout l'Occident. Quelquefois l'enfant abandonné porte sur lui un billet qui indique s'il est baptisé ou non, et qui demande qu'il soit bien traité.

Une véritable pastorale de l'enfance

Les enfants, disait Gerson à la fin du XIVe siècle, sont « l'avenir de l'Église ». Il faut sauver leur corps, il faut former leur âme. Une véritable pastorale de l'enfance a été entreprise au Moyen Âge. Elle consiste à donner les sacrements, d'abord le baptême sans tarder, alors que beaucoup d'hérétiques estiment que l'enfant doit avoir conscience de ce qu'il reçoit. Avec le baptême, la communion et même, du moins au début, la confirmation. Par la suite, il fallait attendre, et souvent très longtemps, le passage de l'évêque pour être confirmé. Le concile du Latran de 1215 oblige tous les fidèles à se confesser et à communier au moins une fois l'an, à partir de l'âge de discrétion. Mais quel est cet âge ? Est-ce alors sept ans ou douze ans ? On en discute. La pastorale de l'enfance se fait aussi par l'instruction religieuse, dans la liturgie, par la récitation des prières usuelles, par la contemplation des peintures sur les murs des églises.

Les enfants, d'autre part, ont une place importante dans les célébrations liturgiques. Lors des menaces de guerres ou d'épidémies, on organise des processions d'enfants pour implorer la clémence de Dieu. Ainsi nous dit le Bourgeois de Paris : « Le 13 octobre 1449 on dénombre 12 500 enfants qui vinrent au cimetière des Innocents où fut célébrée une messe ». Des enfants peuvent même remplacer les adultes défaillants et partir en croisade. Au début du XIIIe siècle, le jeune Nicolas part d'Allemagne avec des enfants et des adolescents vers Jérusalem. Hélas, ils n'allèrent pas loin et beaucoup furent tués ou vendus comme esclaves.

Enfin terminons par une note plus gaie. Décembre est le mois des enfants, depuis la Saint-Nicolas le 6 jusqu'à la fête des Saints Innocents le 28. C'est évidemment à Noël, fête de l'enfant Jésus, que les très jeunes ont une place privilégiée autour de la crèche. Cette habitude date du XIIe siècle, bien avant que François d'Assise ne popularise la crèche. Trois jours après Noël on célèbre les Saints Innocents. Dans les monastères du Haut Moyen Âge les enfants agissaient à leur guise pendant ce jour. A Saint-Gall ils firent même prisonnier l'évêque de Constance venu visiter le monastère. L'évêque dut se racheter en accordant trois repas avec boisson. A partir du XIIe siècle, dans les villes, on organise des fêtes pendant lesquelles les enfants remplissent tous les offices de l'église. Mais ce "monde à l'envers" provoqua quelquefois des excès car il rappelait les célébrations païennes du début d'année. Il fallut intervenir.

Ainsi l'enfant au Moyen Âge, dont j'ai donné trop rapidement quelques aperçus, a sa propre personnalité, fait l'objet de soins attentifs des parents, des maîtres ecclésiastiques et laïcs. Il tient une place dans la société. Son insouciance, ses jeux, ses rires, mais aussi la ferveur de sa prière ont apporté un peu de lumière et de chaleur à ce monde assez dur.

Pierre Riché, Professeur émérite d'histoire médiévale, Paris X

Cf. Sources Vives*, Revue des* Fraternités monastiques de Jérusalem*, n° 59, décembre 1994.*

Quelques souvenirs personnels de Madame de Guigné

Nous sommes heureux de vous présenter ces souvenirs personnels communiqués par une personne ayant très bien connu Madame de Guigné à la fin de sa vie.

Repartis, mon mari et moi, pour un ultime déménagement, nous arrivions dans le Nord en 1964, à l'automne, et y étions reçus par les cousins et amis très chers de la mère d'Anne, Robert et Charlotte de Guigné, qui nous logèrent alors dans une grande, belle maison, au 10 de la rue Saint-Denis, à Arras.

Là, j'eus l'occasion de resserrer auprès de sa famille les liens intimes que j'avais noués avec Anne de Guigné peu de temps après sa mort. En effet, au "Sacré-Cœur" de Montpellier, où j'achevais mes études secondaires, les années 1927, 28 et 29, la « petite Anne de Guigné était connue, priée, et, pour moi, une sainte qu'à tout prix je voulais connaître davantage, afin d'imiter ses vertus, ainsi que sa grâce naturelle (N'allais-je pas jusqu'à parer mon front d'un ruban de velours, comme elle ?!). Longtemps après, revoyant mes notes, j'y trouvai une image, avec ces mots : « Je veux que pour Jésus mon cœur soit pur comme un lis », et me demandai : « Qui a écrit cela ? Est-ce moi ? » – « Ah! Mais c'est Anne ! » Bref, elle était une amie, une sœur d'élection pour moi.

Or, en 1969, Madame de Guigné (d'Arras) avait écrit à "La Cour" et me proposait de la part de ses cousins de partir un mois là-bas, y remplacer M^lle^ Le Mallo afin de m'occuper de Madame de Guigné.

Paralysée du côté droit et alitée depuis plusieurs années, la maman d'Anne avait recours principalement à l'aide de trois infirmières qui se relayaient dans ce lieu béni où Anne était née et avait grandi.

La petite chapelle où j'apercevais, en me retournant, au fond, dans une armoire vitrée, le premier cercueil d'Anne, se trouvait en face de la chambre occupée par

sa mère désormais immobile. Cette dernière était si émue chaque fois que je l'y conduisais dans sa voiture de malade…

Je pris donc aussitôt mes fonctions en août 1969, et un respect profond en même temps qu'une sympathie discrète se firent jour en moi dès que j'aperçus Madame de Guigné ; au même instant, je sentis le regard bleu, si clair de la malade posé sur moi avec une pénétration bienveillante, et l'inquiétude devant la tâche à accomplir s'effaça vite. L'accueil, aussi, de mes hôtes et de leurs ménages qui venaient les uns et les autres, chargés d'enfants jeunes, chaque été, me fut doux à chaque fois.

Les lettres quotidiennes échangées avec Arras, où j'avais laissé mon mari assez seul, étaient mon principal réconfort et me rassuraient. Nos deux plus jeunes fils, étudiants à Lille, allaient retrouver les Focolari et nos trois jeunes ménages étaient éparpillés en France ou à l'étranger.

Je reviens au début de cette lettre. Que et comment vous dire ce que fut à mes yeux, ce qu'était pour tous à mon sens, Madame de Guigné ?

Entourée, observée, aimée à l'occasion des soins que je lui donnais – l'affection grandissait entre nous –, à la faveur aussi des réminiscences qui émaillaient en ces lieux, auprès d'elle, ma pensée priante. Je lui en faisais part, avec précaution au début par crainte de l'attrister, puis, devant ses encouragements, avec plus d'assurance : elle écoutait attentivement, approuvait avec un sourire délicieux, une sorte de connivence. Elle revivait à travers mes humbles dires ses souvenirs sans cesse présents et lançait presque ces interjections courtes enthousiastes dont elle avait le secret. Des prêtres, le Père Moullin entre autres, et aussi un prêtre suisse, venus lui demander l'autorisation d'une traduction de leur biographie d'Anne sont venus à La Cour. Je faisais l'interprète. Nous récitions aussi ensemble le Rosaire quotidien, auquel elle tenait tant !

Magdeleine, la seconde fille de Madame de Guigné, pendant ce temps, s'occupait de mille choses, faisait à Annecy des courses, tandis que les autres membres de la famille, fréquemment, partaient au "Fier", torrent de montagne, proche d'Annecy-le-Vieux.

Magdeleine, j'y reviens, m'aidait souvent et me renseignait affectueusement pour bien des détails. Elle aimait beaucoup la petite chienne, la célèbre Sarrazine, et la mettait tout contre la chère malade, qui l'accueillait avec joie, surtout quand, installée sur le balcon de ma chambre (contiguë à la sienne), elle respirait l'air extérieur si pur. Elle avait alors un regard plus mélancolique, doux et attentif sur nous, sur ceux qui lui rendaient visite, ou sur la vue alentour. La paix se dégageait de ces lieux sanctifiés. La Visitation, Tamié au loin, étaient, surtout dans un tel cadre, si prenants ! Le lac, le Veyrier et les autres monts environnants, les

bruissements de vie lointains ou rapprochés, les hélicoptères en chasse du moindre appel…

Le jeudi, j'étais libre, et je répétais ma visite au petit cimetière tout proche, où Anne reposait depuis 50 ans. J'y priais longuement. Je priais aussi à l'église d'Annecy-le-Vieux, un peu plus bas dans la descente. Ces lieux avaient été témoins de ses messes si ferventes au retour desquelles elle continuait à prier en silence dans la voiture, auprès de Jojo, Léleine et Marinette, dont l'exubérence joyeuse l'étonnait !

Il me faut insister sur cette profonde sagesse et ce courage souriant souvent remarqués sur le visage de Madame de Guigné, son teint clair, son regard direct, très vivant, et où, parfois, se lisait, ponctuée par un soupir, la lassitude d'être encore là, objet des sollicitudes de toute la maisonnée, certes, mais aspirant si fort à retrouver son mari et sa petite Anne, ces deux être d'exception qui lui avaient été enlevés, si tragiquement le premier. Quant à Anne, cette enfant prédestinée, combien elle attendait l'instant où elle la retrouverait, enfin délivrée de son infirmité !

Je priais Anne, dont j'aimais à lui citer tel trait, tel détail de sa courte vie, étant seule avec elle durant les longues après-midi d'été, égrenant le Rosaire.

Chaque matin, avec Magdeleine, à genoux au pied de son lit, avant de commencer sa toilette, nous récitions toutes les trois la prière de nos missels préconciliaires ; elles aimaient y ajouter la belle offrande du Cardinal Suenens, que je leur avais fait connaître.

Lors de mon deuxième ou troisième séjour à La Cour, nous partîmes à Genève, à une demi-heure de trajet, rue Robert de Traz. C'est là, dans cet appartement clair et agréable, très aéré, que, accompagnée de sa literie et de tous les objets nécessaires, le Comte de Guigné, son fils, nous emmenait à l'automne.

Installée confortablement, Madame de Guigné nous attendait Magdeleine et moi dans sa chambre. Nous vaquions aussi, alternativement, à la cuisine, aidées par une femme de ménage, soignant de notre mieux la malade, lui tenant compagnie.

Un jour, pendant sa sieste, quelle ne fut pas notre surprise d'entendre une voix cristalline, très jeune, entonner, fredonner à la perfection la mélodie de l'*Ave Maria* de Lourdes ! C'était évidemment Madame de Guigné ! Cela dura un moment ; nous écoutions, muettes de surprise. Quel enchantement ! Ces heures de Genève sont elles aussi gravées dans ma mémoire.

Plus tard, en 1976, je fus appelée à Cannes. C'est là que, comme sa fille, la chère malade achevait son pèlerinage. Gravement atteinte, elle ne me reconnut que difficilement. La toilette et les soins étaient plus délicats à dispenser, et les

nuits pénibles, difficiles pour elle surtout. On la veillait à tour de rôle.

En face de l'appartement sis au premier étage de la villa Saint Benoît, avenue Isola-Bella, se trouvait un hall avec une statue de la Sainte Vierge, puis la porte d'une chapelle. J'y pénétrais à la minute précise où je pouvais communier, en ne laissant ma malade que quelques instants chaque matin, et toujours intimement remuée par l'inscription sur la porte du tabernacle : "Hic adest". Ce "Il est là" m'est resté pendant longtemps très présent…

Présente et prenante fut aussi ma visite avec sœur Anne de Saint Jacques, sa plus jeune sœur, à la chambre de Nénette, conservée en l'état depuis son décès le 14 janvier 1922 où, après sa demande et l'assentiment de la religieuse qui la veillait elle partit "chez les anges". Sa mère allait enfin la rejoindre.

G.P.

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.